

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

Dimanche 24 décembre.

SUITE ET FIN.

Dans la seconde partie, le R. P. expose quelle a été la passion des hommes de génie contre notre doctrine.

« Le génie est la plus grande puissance qui ait été établie de Dieu, humainement parlant, pour percevoir la vérité; c'est une vue, une intuition de cette vérité qui fait qu'elle s'y peint comme dans un miroir, et qu'elle est, par rapport à Dieu, comme un lac où la figure de l'homme se montre, quand il s'y regarde. De plus, le génie a la faculté d'incarner les idées, de les rendre visibles à ceux qui n'auraient pas été capables de les découvrir par eux-mêmes. C'est une puissance sur les idées qui est telle qu'un homme de génie fascine à coup sûr et toujours un certain nombre d'intelligences, dont il se fait des disciples, c'est aussi un mouvement si pénétrant, une flèche qui vient du cœur, et qui lance ses idées dans le cœur des autres hommes avec tant de rapidité que le cœur en est subjugué, qu'il fléchit, qu'il s'abaisse sous cette action de l'homme de génie, et qu'il se donne à lui par quelque chose d'analogue à ce qui se passe quand l'amour vient nous saisir et nous commander.

« Ainsi, Messieurs, naturellement les hommes de génie tiennent le sceptre des idées, de même que les hommes d'Etat tiennent le sceptre des choses humaines. Et, en effet, avant la venue du Christ, les hommes de génie exerçaient à peu près pleinement l'empire des idées: ils faisaient des fables, et ces fables devenaient des dieux. Un jour, un homme de génie sortait de son cabinet, il allait se promener dans un jardin; là il ouvrait sa bouche d'or, des jeunes gens comme vous, avides et désireux de savoir, venaient l'entendre, se grouper autour de sa robe, se pendre à son cou, et voilà les platoniciens, les péripatéticiens, les stoïciens. Chaque homme de génie avait le plaisir de rassembler autour de lui des intelligences, d'en former une école, de les gouverner, enfin d'exercer sur eux cette ambition spirituelle qui est bien plus flatteuse que l'ambition temporelle; car si l'ambition des hommes d'Etat est grande, celle des hommes de génie est non seulement plus grande, mais encore infiniment plus flatteuse; on naît sur un trône, mais quoiqu'on naisse homme de génie, il y a cependant encore une certaine conquête de sa position qu'on fait par soi-même, et on peut se rendre ce témoignage, qu'un prince ne peut se rendre, d'être le fils de ses œuvres et le père de sa souveraineté.

« Il n'y a rien sans doute qui approche plus l'homme de la ressemblance avec Dieu, lequel n'a point de cause, mais existe par lui-même; il n'y a rien, dis-je, par quoi l'homme est plus ressemblant à Dieu sous le rapport de l'origine, que d'exister par soi, de s'être imposé, d'avoir conquis sa place, de pouvoir dire: « Je ne me dois qu'à moi-même. »

« Eh bien! ce besoin de la gloire, ce besoin de tenir le sceptre des idées, cet amour-propre délicieusement flatté par la position de chef d'école, ces épanchemens de l'orgueil, le génie les suit, il suit sa force; c'est comme le cheval de l'Écriture qui hennit au son de la trompette; quand l'homme de génie entend le bruit des idées, l'harmonie de la vérité, son cœur bat, ses cheveux se dressent, son œil s'allume, il se dit: *Allons!* et il crée, il dit un *fiat*. Il met au monde des systèmes, et comme Dieu se plaît dans ces armées de soleils qu'il a rangés autour de lui, le génie se complait dans ses systèmes, qu'il évoque autour de lui, pour que l'humanité les adore comme autrefois elle adorait les étoiles du firmament. Voilà certes un grand orgueil; mais n'en disons pas trop de mal; alors même que l'homme de génie s'égare, plaignons-le; souvenons-nous que quand Platon condamnait les poètes à sortir de sa cité, il recommandait qu'on les couronnât de fleurs, et qu'on les conduisît aux portes de la ville au bruit de la lyre, afin d'honorer le rayon de la divinité qui était en eux, tout en ne voulant pas accepter leur domination.

« Or, Messieurs, ce sceptre des idées, nous l'avons brisé; oui, il faut que nous le confessions, car à quoi sert de dissimuler? Oui, nous avons brisé le sceptre des idées dans la main des hommes de génie. Depuis le Christ il n'y a plus d'école philosophique; Socrate, Platon, Zénon et tant d'autres, et leurs disciples, qui des siècles encore après leur mort juraient en leur nom et n'osaient pas s'écarter d'une page qu'ils avaient écrite, tout cela n'est plus, la philosophie est devenue impuissante à fonder des écoles et à se faire obéir. On se demande en Europe: Où y a-t-il une philosophie, une école constituée? On se le demande, personne ne répond; et pourtant vous avez de grands

esprits; oui, vous en avez! je ne dis pas avec un accent sarcastique. Oui, vous avez de grands hommes! et même il y en a de vivants. Eh bien! ils ne peuvent pas gouverner vos esprits, ils ne peuvent pas fonder, je ne dis pas une école vivant mille ans, mais une école qui ait la longueur de leurs jours, semblables à des souverains détrônés manquant d'une terre où leur épée couchée puisse se croire chez elle. C'est triste, Messieurs; et quoique ce ne soient pas mes affaires, je ne laisse pas d'en être ému.

« Mais voyez de plus à qui le sceptre des idées a été donné à la place des hommes de génie. Un jour le Christ prend des pêcheurs qui jetaient leurs filets sur le bord d'un lac, et un autre jour il leur dit: *Allez et enseignez toutes les nations*; et un autre jour encore, ces pêcheurs étant réunis dans une chambre, un souffle passe sur eux, ils descendent sur les places publiques, ils parlent, ils réunissent des milliers d'hommes autour de leur parole, ils brisent l'édifice de la science et de la religion païennes, et c'est à ces petits, aux successeurs de ces petits, que le sceptre des idées, le plus élevé qui soit sur la terre, a été remis! Un père, un ouvrier qui n'a manié toute sa vie que le bois ou le fer, regardant son enfant jouer dans sa boutique, se dit en lui-même: J'en serai un prophète, un apôtre. Il monte au temple, il présente ce petit garçon au pontife, le pontife le reçoit dans ses bras, l'élève, lui donne le lait de l'Évangile, et quand il a grandi, un jour il le couche par terre, dans sa basilique, il prononce sur lui des paroles mystérieuses, il lui met de l'huile au front et aux mains, puis il lui dit: « Fils de père, lève-toi; monte sur le trône de la vérité, parle aux hommes, aux rois, aux peuples; n'aies peur de rien, que toute autorité s'incline devant l'autorité de ta parole; abaisse toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu; nul ne te résistera, pourvu que tu aies dans ta poitrine la foi et la charité qu'avait ton maître. »

« Voilà, Messieurs, une étrange chose, et ne concevez-vous pas bien qu'en la voyant les hommes de génie viennent nous dire: Vous autres, prêtres de la doctrine catholique, vous vous croyez les seigneurs suzerains de la vérité et des idées; mais mes amis, vous n'avez pas de savants parmi vous, vous n'avez pas d'écrivains, vous n'avez pas d'orateurs; où sont vos livres? voyez donc, voilà le bulletin de la bibliographie; où est votre nom? si je le rencontre, par hasard, je demande à l'univers qui vous êtes, et l'univers passe en sifflant comme le vent, qui ne répond à ceux qui l'interrogent qu'en se mouquant d'eux.

« C'est vrai, Messieurs, c'est justement cela, nous n'avons pas d'esprit, et, quand nous en avons, ce n'est pas ce qui peut nous arriver de mieux. Nous n'avons pas d'esprit, et pourquoi en aurions-nous? Écoutez donc saint Paul: *Il est écrit: je perdrai la sagesse des sages, et je réproverai la science des savants; où sont les docteurs, où sont les investigateurs de ce siècle? est-ce que Dieu n'a pas fait de la sagesse de ce monde une folie? Et saint Paul, triomphant dans l'idée de notre imbécillité personnelle, s'écriait encore: Voyez, mes frères, votre vocation, il n'y a pas beaucoup de sages, il n'y a pas beaucoup de savants parmi vous, ni d'hommes puissants et nobles. Mais Dieu a choisi ce qui est fou pour confondre ce qui est sage, il a choisi les faibles pour confondre les forts, il a choisi ce qui est méprisable et ce qui n'est pas pour confondre ce qui est. Et il en donnait immédiatement la raison: C'est que ce qui est fou en Dieu est plus sage que la sagesse des hommes, et ce qui est faible en Dieu, est plus fort que toute la force des hommes. Où serait en effet la divinité de notre mission, si nous avions la science autrement que tout le monde et par exception? Si nos livres étaient signés à chaque page de la main du génie, nous ne serions plus qu'une puissance humaine. Il faut que nous soyons de petites gens, des fous pour Jésus-Christ, parce que alors les peuples qui ont du bon sens, et les hommes de génie qui en ont aussi, quand ils le veulent, diront: Voilà ce qui est pourtant bien extraordinaire, que ces petites gens, après dix-huit siècles, sont les maîtres de tout, et que nous soyons obligés de réunir toutes les puissances du monde pour lutter contre eux. Je ne ris pas de vous, Messieurs, je ne m'humilie pas non plus, mais je suis armé de la force que Dieu nous a donnée dans notre faiblesse, et j'en jouis. Nous sommes les seuls qui pouvons triompher sans amour-propre, parce que notre force ne vient pas de nous.*

« Mais enfin à quoi se réduit ceci? Au profit de qui le sceptre des idées a-t-il été transféré des forts aux faibles, des mains du génie aux mains de l'Église? Au profit de qui, si ce n'est au profit de l'humanité? Le bien le plus précieux de l'homme, c'est la vérité; car la vérité, c'est Dieu connu; c'est Dieu se répandant dans nos esprits, comme la lumière se répand dans